

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 17 — Samedi, 30 août 1884
Bureaux : 28, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



LE FRÈRE IRLIDE

Supérieur général des frères de la Doctrine chrétienne, mort à Paris, le 26 juillet.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 30 août 1884.

SOMMAIRE

TEXTE : Quatrième tirage de nos primes.—Entre-nous, par Raoul de Sorel.—Poésie : Lettre à un ami, par Noël Pays.—Bazaine à Gravelotte, par Jules Hirtz.—Le Frère Irlide.—Un conseil par semaine, par Octave Sully.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Naverv.—La conférence de Londres.—Notes et impressions.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Le Frère Irlide, supérieur général des Frères de la Doctrine Chrétienne, mort à Paris, le 26 juillet.—La conférence de Londres : Les plénipotentiaires et les délégués financiers des puissances.—Gravure du feuilleton.

QUATRIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le quatrième tirage des primes du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois d'août), aura lieu lundi soir, le 1er septembre, à huit heures, dans la salle publique de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel, Montréal. Nos lecteurs sont spécialement invités à y assister.

ENTRE-NOUS

Tous les jours nous entendons répéter le même refrain, à savoir que les journaux anglais sont mieux renseignés, mieux rédigés et plus intéressants que les journaux français. On ajoute aussitôt, pour prouver cette assertion, que les Canadiens-Français eux-mêmes forment la moitié des lecteurs du *Star*.

Si ce dernier point est indéniable, il n'en est peut-être pas exactement de même pour tous les autres, mais si en effet les journaux anglais sont mieux renseignés et plus intéressants, il n'est pas mauvais d'en rechercher les causes et de convaincre le public de leur exactitude.

Il n'y a pas huit jours que j'entendais encore vanter les journaux anglais, aux dépens des nôtres, à propos des longs articles remplis d'intérêt, il faut l'avouer, sur les villes d'eau et les différents lieux de villégiature choisis par les personnes qui fuient la ville au temps de la canicule.

Montréal, Québec, Trois-Rivières et nombre d'autres villes de notre province sont absolument désertes, et comme tout le monde s'est éparpillé un peu partout, nous sommes complètement sans nouvelles de ce que sont devenus nos amis et de l'emploi qu'ils font de leurs vacances.

On s'en prend instinctivement au porte-nouvelles, au journal auquel on est abonné, qui n'est pas au courant, et on va vite lire en anglais ce que l'on ne trouve pas écrit en français.

Cette disette est plutôt le résultat de l'indifférence du lecteur lui-même que de l'insouciance du journaliste.

Quelque paradoxal que puisse paraître de prime abord cet avancé, il n'en est pas moins très exact, comme vous allez le voir.

Ces renseignements, venant de dix, quinze, vingt endroits différents, sont envoyés par quelqu'un, car on ne peut supposer un seul instant qu'un journal puisse expédier ses rédacteurs de tous côtés et payer leurs dépenses pour fournir la matière de quelques colonnes extra tous les jours, et donner cela pour un centin.

Non, c'est impossible, mais il y a cette grande différence entre les lecteurs des deux races, que l'Anglais fait autre chose que de lire son journal, car il s'y intéresse, il y coopère et il lui vient en aide chaque fois que cela est possible.

S'il entreprend un voyage, s'il va passer quelques jours à la campagne ou aux eaux, il observe, s'amuse comme les autres, et le soir il trouve toujours quelques minutes pour écrire ce qu'il a pensé et vu, et vite il jette sa lettre à la poste à l'adresse du journal qu'il reçoit.

Et il en résulte ce fait, que toujours on est au courant des faits et gestes des personnes que l'on connaît, qui forment le cercle de nos relations, qui sont une partie de notre vie.

De là naît cet intérêt que nous constatons dans le journal.

L'abonné canadien-français fait-il la même chose ? Très rarement, jamais même pourrions-nous dire. La

plupart du temps il oublie même d'aller au bureau du journal prévenir l'administration de son départ et de le lui envoyer à l'endroit qu'il a choisi pour résidence temporaire. Là il pêche, prend des bains, chesse, boit, mange et dort sans donner signe de vie. Non qu'il ne pense et n'observe aussi bien, si non mieux que l'anglais, mais simplement parce qu'il est convaincu que tout ce qu'il voit et fait n'intéresse personne.

Et c'est le grand tort qu'il a.

Qu'au contraire, de retour à la ville, il constate qu'il y a un chat mort devant sa porte, vite il court au bureau du journal et se plaint amèrement de ce qu'on ne l'a pas constaté, et que vainement il en a cherché dans toutes les colonnes une mention quelconque.

Ne lui dites pas qu'il aurait dû aller se plaindre de suite au bureau de santé, où tout se centralise, et qu'alors on aurait été informé du fait ; pas de ça, il paie son abonnement depuis quinze, vingt ans, et jamais on ne s'occupe de lui ; il pourrait mourir asphyxié par la foute de la corporation, que son journal n'en parlerait même pas.

La note est un peu forcée, je le sais, mais il n'en est pas moins vrai que le fond est entièrement exact.

Il faut donc un conseil dont vous bénéficiez vous-mêmes si vous le suivez—bien nous convaincre que nous devons nous intéresser à notre journal d'une manière pratique, et que le seul moyen de le rendre intéressant est de faire en sorte de le tenir au courant de ce qui se passe autour de nous.

Si une personne de chaque municipalité, le secrétaire, le notaire, n'importe qui, voulait seulement envoyer de temps en temps une liste des principaux événements qui ont eu lieu pendant la semaine, je vous assure que l'on aurait le journal le mieux informé qui se puisse voir.

Or, l'intérêt public et surtout le nôtre, à nous, Canadiens-français, exige que nous soyons au courant de tout ce qui se passe partout ; donc, il faut vous y mettre et sans distinction adresser au journal que vous préférez les renseignements que vous avez pu vous procurer facilement et sans vous déranger.

Faites-le donc, c'est un acte de bon citoyen d'abord, et c'est de plus une œuvre dont vous profiterez vous-mêmes, je le répète.

Je comprends toutefois, qu'on ne soit pas toujours disposé à écrire quand on a un soleil de plomb sur la tête, comme celui qui nous a accablés la semaine dernière, et pourtant, un renseignement sur la moisson de chaque village nous serait bien utile.

Cependant, malgré le peu de détails que nous possédons, on peut assurer que la récolte sera généralement bonne et même très bonne en certains endroits. Certes, le grain a pu murir, mais quelle chaleur ! quelle chaleur !

Il était réellement curieux de voir nos hommes d'affaires, à Montréal, allant au bureau de poste pour y prendre leur courrier de midi et regarder en passant le thermomètre.

—92°, soupiraient-ils en chœur, Dieu, qu'il fait chaud !

Et les voilà se découvrant, suant, s'épongeant à qui mieux mieux et partant en recherchant avec soin la mince ligne d'ombre qui estompait le bord des trottoirs et des maisons, et répétant encore :

—Quelle chaleur, quelle chaleur !

Je ne sais s'il fait aussi chaud en Russie qu'au Canada, mais je suis convaincu que le czar doit parfois avoir des sueurs froides qui lui donnent le frisson.

Quel triste métier il fait là, et combien il serait plus heureux à cultiver un champ sur les bords de la Douce !

Il n'y a pas huit jours qu'on vient de découvrir encore à Varsovie l'existence d'un vaste complot ayant pour but de faire sauter l'empereur et toute la cour, et ce qu'il y a toujours de plus curieux, c'est que les nihilistes compromis dans ces conspirations appartiennent à la haute société.

C'est une histoire d'amour qui a fait découvrir toute l'affaire.

Un beau jeune homme aimait une belle jeune fille, comme dans les contes de Perrault ; le père de celle-ci était un officier de haut rang, condamné à mort par les conspirateurs. Le jeune homme prévenait sa blonde et... s'envoya une balle dans la tête.

Dans les vêtements du suicidé, on trouva une lettre d'un juge de paix de Varsovie—un juge de paix !—on fit des fouilles chez ce dernier et on trouva

une grande quantité de dynamite, bien entendu, et la liste de tous les conjurés, qui se trouvaient être des juges, de hauts fonctionnaires de l'Etat et même des officiers de la Garde Impériale.

Tout cela va encore entraîner quelques fusillades, pendaisons et déportations en Sibérie.

Tout le monde s'en mêle, car presque en même temps le télégraphe annonçait qu'à Odessa, une belle fille de dix-huit ans, de bonne famille, venait de tuer un général, d'un coup de revolver à bout portant.

A Niji-Nowgorod, sur la frontière de la Sibérie, les Russes assassinent les Juifs, et sur les confins de la Mongolie ils tuent des Chinois.

Voilà où on en est dans l'immense empire de Pierre le Grand.

On croirait, du reste, que cette température qui nous accable a pour effet de mettre tous les têtes en ébullition.

En Egypte, les Anglais vont être en pleine campagne dans quelques jours, et en Chine, Français et fils du Céleste Empire s'envoient des coups de fusil.

Les Anglais, qui se sont fait battre l'an dernier, vont essayer de prendre leur revanche.

En Chine, la France aura de la besogne, et il sera nécessaire d'aller vite, très vite, car elle n'a là-bas qu'une poignée d'hommes, dix-huit mille à peine, c'est-à-dire la moitié de ce qui a été tué à Sedan en une journée.

Notre compatriote, M. Chartrand, sous-lieutenant d'un régiment de zouaves français, part pour le théâtre de la guerre. Espérons qu'il va gagner l'épaulette de lieutenant et un ruban rouge.

Un autre canadien, Jean-Louis Renaud, de Québec, vient de suivre l'exemple de M. Chartrand et de s'engager dans la légion étrangère.

Puisse-t-il avoir un avancement aussi rapide que le jeune sous-lieutenant !

Mais, en attendant, il lui faudra porter l'épaulette de laine, manger à la gamelle pendant quelques années et arpenter pas mal de terrain.

Un bon marcheur par exemple, c'est un Français, M. Noël Pays, dont nous publions aujourd'hui une poésie : "Lettre à un ami," et qui est arrivé dernièrement de New-York, à pied.

Du talent, des connaissances variées, un prix de l'Académie française, de la poésie plein la tête et pas le sou dans la poche, voici dans quelles conditions il a fait ce voyage.

Je lui parlais de la misère, des privations qu'il avait dû éprouver ; bah ! il avait oublié tout cela.

—Quels sites, quels paysages, me dit-il, et ce lac Georges, quelles splendeurs ! vraiment, je préfère cette aventure à un millier de dollars.

De suite, en arrivant, il s'est mis à l'œuvre, il travaille, et LE MONDE ILLUSTRÉ aura probablement le plaisir de donner à ses lecteurs quelques jolis morceaux qu'il écrira à tête reposée.

Je vous ai raconté la semaine dernière deux anecdotes qui se sont passées à Montréal à propos du tirage de la loterie des Arts Décoratifs, mais je ne savais pas alors que nombre de lots n'ont pas été réclamés parce que les billets ont été perdus.

Voilà un manque d'ordre qui, comme vous le voyez, a de graves conséquences.

Mais il n'est pas nécessaire d'aller en France pour avoir des exemples semblables.

Lors du tirage des primes du mois de juillet du MONDE ILLUSTRÉ, qui a eu lieu au commencement de ce mois, l'administration du journal s'étonnait de ne pas voir réclamer le prix de cinquante dollars, car on savait que le numéro gagnant avait été vendu à Montréal ; quand un beau matin, dernièrement, une femme du faubourg de Québec vint au bureau et dit qu'elle était certaine d'avoir acheté le bienheureux numéro, mais que ses enfants l'avaient déchiré.

Ne pouvant le représenter, il est clair qu'elle ne pouvait toucher la prime, et elle partit en promettant bien d'apporter plus d'attention à la conservation de son journal.

Donc, ayez de l'ordre.

RAOUL DE SOREL.

Sur la rue Notre-Dame :

—As-tu réclamé à Chose ce qu'il te devait ?

—Ma foi, je lui ai envoyé un petit mot...

—Et ?

—Il m'a répondu par un... gros !

LETTRE À UN AMI

Te rappelle-tu le chemin,
Où les bissons de grand matin
S'emplissaient d'un joyeux murmure,
Où j'ai, plus d'une fois songeur,
En écoutant battre son cœur,
Mis ma lèvre à sa lèvre pure ?

Ce sentier, que tu connais bien,
Ce sentier pour moi n'est plus rien ;
Je veux l'éloigner de mes rêves,
Ce sentier vert, où ses propos,
Comme des papillons éclos,
Me faisaient les heures si brèves !

Dans la ramure les pinsons
Accompagnaient de leurs chansons
Ses éclats de rire sonore !...
Tout cela, rire, chant, gaité,
Serments faits pour l'éternité,
A passé comme un météore.

Et quoiqu'un autre été déjà
Soit revenu se poser là,
Sur le berceau de mes sourires,
Qu'août ait réveillé sous bois,
Aux sons criards des vieux hautbois,
Et ses nymphes et ses satyres,

Crois-moi, ne m'y ramène plus ;
J'ignorais que j'y reçus,
Tremblant, sa première caresse,
Car au fond de ce chemin creux,
Tout plein de ses fatals aveux,
Dort le rêve de ma jeunesse.

Depuis que je n'ai plus son cœur,
La route aujourd'hui me fait peur ;
Je ne veux plus y redescendre,
Ne m'en reparles plus jamais,
Ne me dis pas que je l'aimais,
Je crains qu'elle puisse t'entendre.

Si le sort y conduit tes pas,
O mon ami, n'éveille pas
L'écho de nos amours passées ;
Laisse les morts en paix dormir,
Laisse le gazon s'épaissir
Sur la tombe de mes pensées.

Emporte mon cœur avec toi ;
N'a-t-il pas là reçu sa foi ?
Hélas ! tout brisé qu'il peut être,
Il y reconnaîtra le lieu,
Où son baiser m'en fit l'aveu...
Elle s'en souviendra peut-être.

Peut-être aussi quelque soir
Elle y reviendra sans savoir,
Du passé soulevant les voiles,
Pleurer une dernière fois
Sur nos amours purs d'autrefois,
A la clarté d'or des étoiles.

NOËL PAYS.

Montréal, 20 août 1884.

BAZAINE À GRAVELOTTE

Au rédacteur du MONDE ILLUSTRE

Mon cher ami.

Nous voici arrivés au moment des anniversaires de l'Année Terrible, et comme vous m'avez demandé une anecdote personnelle quelconque pour cette époque, je vous dirai que je n'ai que l'embarras du choix ; car les événements précipités de la campagne franco-prussienne se sont gravés profondément dans la mémoire de ceux qui ont assisté aux différentes phases de cette lutte héroïque d'une poignée de jeunes soldats, commandés par des chefs inhables, (quand ils n'étaient pas remplis de mauvaise volonté ou traités à leur pays) contre cette organisation militaire si formidable, se préparant à la revanche d'Iéna depuis plus de soixante ans et épiant chaque occasion pour traverser et étrangler son ennemi naturel, la France.

* *

Vous rappelez-vous, mon cher ami, pendant nos vacances, quand nous passions notre temps à écouter les récits des vieux de la vieille, débris respectés de nos anciennes gloires, comme nous les écoutions bouche béante, pleins d'admiration pour ces géants qui, eux, avaient connu les ennemis de la France et avaient appris à les battre sur maint et maint champ de bataille, depuis les Pyramides jusqu'à Waterloo. Ils connaissaient, eux autres, les Prussiens, les Russes, les Autrichiens, les Espagnols et les Anglais ; toutes

ces nations-là avaient passé sous leur férule. Quand ils nous parlaient de nos grands hommes de guerre d'Alsace-Lorraine, des Kleber, Kellermann, Mouton, Rapp, Lefebvre, Schramm, Ney, le brave des braves, et surtout du Petit Caporal ; quand ils nous vantaient les talents et les vertus de leurs chefs ; quand ils nous apprenaient à hair les ennemis de la France, alors ces pauvres vieux perclus, criblés de blessures, rajeunissant dans leur chauvinisme et leur amour ardent pour la France, auraient été capables de reprendre la tête de leurs colonnes et de remarcher au feu. Combien d'entre nous, électrisés par leur exemple, s'endormaient-ils le soir, rêvant le sort de Marceau et de Hoche, et si jamais l'ennemi devait se présenter sur nos frontières, comme nos anciens nous jurions, nous, gamins, de défendre notre pays, et certes l'on ne devait pas trouver de traîtres parmi nous.

* *

Heureusement, la plupart de ces vieux compagnons qui égayaient notre jeunesse étaient morts quand nous commencions à devenir des hommes, Dieu ayant pitié d'eux, leur a épargné la suprême douleur et le chagrin de voir une fois encore ces Prussiens qu'ils avaient si souvent battus, rentrer en vainqueurs arrogants sur le sol de la France et la morceler. Oh ! mânes de nos anciens qui reposez sous le sol d'Alsace-Lorraine, dormez en paix, et que le bruit de la botte du reître et le cliquetis de son sabre ne vous réveillent pas ! Mais le jour où la France sera assez forte pour reprendre son bien, oh ! alors réveillez-vous, inspirez-nous de vos vertus afin que nous ou nos enfants ne faiblissions pas à la tâche qui nous incombera !

* *

J'ai lu, samedi, un article sur le courage et le sang-froid, par M. Chartrand, lieutenant aux zouaves (un Canadien, celui-là, et un vrai), dans sa chronique : *Voyage autour de ma tente* ; cet article m'a beaucoup frappé par sa justesse et sa véacité, et il m'a rappelé un fait de la journée du 18 août qui confirme la fermeté de nerfs à laquelle un homme peut parvenir par l'habitude de à vivre au milieu du danger.

C'était vers les quatre heures de l'après-midi ; notre régiment, le 1er de ligne, pas mal affaibli par les journées de Borny, le 14, et Rezonville le 16, venait justement de battre en retraite entre les villages de Rozeriulle et Ste-Marie aux-Chênes, laissant sur le carreau 750 hommes de son effectif et les trois quarts de nos officiers. Les généraux Ladmirault et de Cissey, nos chefs de corps, nous firent coucher le long de la route de Briey, à côté du poteau kilométrique n° 2, venant de Metz. En face de nous, la route de Conflans à Gravelotte, avec sa rangée interminable de peupliers. Tous ceux qui ont assisté à la bataille de Saint-Privat et de Gravelotte se souviendront de cette rangée de peupliers s'étendant à perte de vue, et derrière laquelle 250 canons prussiens vomissaient la mitraille et semaient la mort. Nos artilleurs, au fur et à mesure qu'ils cherchaient à se mettre en batterie, se faisaient démonter leurs pièces, tuer leurs hommes et sauter leurs caissons de munitions par la supériorité du tir allemand, et, pour comble de malheur, les canonnières de notre corps d'armée, le 4me, engagé depuis 5 heures du matin à 3 heures de l'après midi, n'avaient plus de munitions, et cela à 15 kilomètres de Metz, le centre de toutes les opérations.

* *

Couchés comme nous l'étions au bord de la route, le tir ennemi était moins meurtrier, les obus passaient en grande partie par dessus nos têtes sans nous faire grand mal. Par-ci par-là quelque grand cri nous apprenait que l'un ou l'autre de nos compagnons venait de se faire estropier ou avait cassé sa pipe pour passer devant le dernier conseil de Révision.

Tout à coup on sonne la générale, et il arrive avec son état major, lui, Bazaine, le traître... je ne l'avais jamais si bien vu. Oh ! si on avait pu prévoir ! Mais non, la discipline, le conseil de guerre... Cela ne fait rien, mon cher ami, c'est dur pour un Alsacien de trouver des qualités à Bazaine. Il fait sonner les trompettes, nous ordonnant de nous recoucher dans notre position première. A peine couché, un obus passe audessus de ma tête en ronflant (et je vous assure que je l'ai salué sans honte, celui-là, en m'enfonçant le nez dans la terre), et s'en va éclater à vingt-cinq pas en arrière, au milieu des chevaux

composant l'escorte du maréchal. Lui, droit et ferme sur son cheval de combat, la lunette à l'œil, n'a pas sourcillé. Une demi minute après un deuxième obus tombe sur le poteau kilométrique dont j'ai parlé plus haut, le brise, tue trois ou quatre hommes et autant de chevaux, plus un officier de l'état major à côté de Bazaine, qui, aussi tranquille que dans une loge d'opéra, ne bougea pas et ne changea pas son attitude de statue équestre. Au bout d'un moment, rentrant tranquillement sa lunette dans son étui et se retournant, il eut seulement l'air de s'apercevoir du dégât causé et de la perte de son officier d'état major. Il mit son cheval au petit galop et dit à ses officiers : " Je crois que ça va chauffer, messieurs," puis il donna des ordres au père Ladmirault qui nous envoya, avec le 6me et le 12me chasseurs, déloger les Prussiens de la ferme de Moscou et leur prendre quatre canons que nous ne devons, hélas ! pas conserver.

* *

Comment appelez-vous cela, du courage ou de la lâcheté ? Concluons plutôt que si l'homme était vil et lâche au moral, il avait, comme dirait le lieutenant Chartrand, physiquement du nerf et du sang-froid.

Bien à vous,

JULES HIRTZ.

Montréal, 18 août 1894.

LE FRÈRE IRLIDE

(Voir gravure)

Le Frère Irlide, supérieur général des Frères de la doctrine chrétienne, vient de s'éteindre après une année de cruelles souffrances supportées avec le courage du chrétien, dans la Maison-Mère de la rue Oudinot, à Paris. Cette perte est douloureusement sensible à tous les membres de la grande société que le saint homme dirigeait avec tant de zèle et d'habileté depuis la mort du Frère Philippe, auquel il avait succédé. Les moments sont durs pour ces pieux éducateurs de la jeunesse ; le général qui commandait ces légions meurt en bataillant, la croix d'une main, le bon droit de l'autre, laissant un bel exemple de fermeté et de sagesse à celui qui va lui succéder dans sa bienfaisante mission.

Le Frère Irlide, de son vrai nom Jean-Pierre Cazaneuve, est né en 1813, dans un village du Béarn. Il avait soixante-et-onze ans. Il débuta à Toulouse, puis après avoir dirigé quelques pensionnats importants, il fut nommé visiteur de toute la province dont Bayonne est le chef-lieu.

Plus tard, le Frère Philippe, ayant à déléguer auprès de Pie IX un des siens, chargea de cette haute mission le Frère Irlide.

Celui-ci, qui parlait couramment toutes les langues étrangères, pouvait en effet rendre à Rome de grands services à la Congrégation, en la recommandant dans la langue nationale aux gouvernants des différents pays. Plus d'une fois le Frère Irlide eut l'honneur d'être admis à la table du Saint-Père qui, n'ayant jamais eu qu'à se louer de lui, l'embrassa en pleurant quand le délégué eut accompli sa mission et dut retourner en France.

Le Frère Irlide est mort dans la chambre même où sont morts ses deux prédécesseurs. Une toute petite pièce n'ayant pour ainsi dire pas de meubles. Un lit en sapin sans sommier, une chaise de paille, une armoire, une table de toilette en bois blanc, et voilà tout. Sur le mur, au-dessus du chevet, appendait le crucifix qui est aujourd'hui placé sur la poitrine du Frère Irlide.

Les obsèques ont eu lieu à l'église Saint-François-Xavier avec la simplicité réclamée par sa volonté formelle, mais la foule de ceux qui sont venus rendre hommage à sa mémoire était innombrable.

Nous croyons répondre au désir de tous en publiant l'image vénérable de ce digne religieux.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Les piqûres de guêpes sont très douloureuses et peuvent occasionner des troubles graves.

Il faut, si le dard est dans la plaie, le sucer et y introduire un peu d'alcali volatil.

Il est un autre remède qui consiste à mettre quelques petits morceaux de chaux dans un verre d'eau, c'est un moyen plus sûr que l'ammoniaque, moins douloureux et plus aisé à se procurer.

La lotion à l'eau de chaux fait rapidement disparaître la douleur et le gonflement.—OCTAVE SULLY

Tigrans pacha, délégué égyptien.
M. H. Childers, plénipotentiaire de Grande-Bretagne.
M. Camille Barrère, assistant financier pour la France.

Musurus pacha, plénipotentiaire de Turquie.
M. Derenthal, assistant financier pour l'Allemagne. M. Philip Currie, secrétaire, assistant financier pour l'Angleterre.



Le comte Karolyi, plénipotentiaire d'Autriche-Hongrie.

Le comte Granville, plénipotentiaire de Grande-Bretagne.

M. Waddington, plénipotentiaire de France.

LA CONFÉRENCE DE LONDRES : Les plénipotentiaires et les délégués financiers des puissances.

Le comte Münster, plénipotentiaire d'Allemagne.

LA
CHAMBRE N° 7

PAR RAOUL DE NAVERY

IV

CŒURS SOUFFRANTS

(Suite)

—Prévoyant un malheur, je courus chez Maurice, le domestique me répondit qu'il s'était enfermé ; je brisai sa porte d'un coup d'épée, et je le trouvai se tordant dans les douleurs d'un empoisonnement par l'opium. Le médecin accourut assez tôt pour le sauver. L'excès de la dose prise en neutralisa l'effet. Au lieu de me remercier, Maurice me dit avec l'accent du reproche :

—C'est à recommencer, voilà tout.

—Pendant une heure de repos il me raconta ce qui s'était passé, sa perte à la Bourse, la dureté d'Auré-

—Et Aurélie ?

—Elle épousa le comte Romains, trois fois millionnaire.

—Alors, reprit Mélati, tu restas pauvre ?

—Je pus cacher quelque temps la vérité à mon oncle, mais un jour, pressé de questions, je lui révélai tout. Sa colère fut terrible. Et cependant, si je m'étais ruiné, c'était pour sauver un ami d'enfance qui m'était cher comme un frère ; mon cousin jetait par les fenêtres l'héritage maternel, et le vieil Henriot ne lui adressait aucun reproche. Il se calma cependant, revint à des sentiments plus doux et parut me rendre toute son amitié. Nous avions pour voisin un compagnon d'armes de mon oncle, riche et père d'une fille. Laide et dure de caractère, altière et ne possédant rien qui fut capable d'inspirer la sympathie, Mila conservait cependant des prétentions justifiées par le nom très ancien qu'elle portait et une dot d'un million.

—Je fus longtemps sans m'apercevoir que mon oncle me conduisait souvent chez son vieux camarade, et je ne me doutais même pas que Mila me regardait avec bienveillance.

qu'elle me déplaît d'abord ; ensuite, si je céda à cette volonté, maintenant que vous y subordonnez une question d'intérêt, j'aurais l'air de trop tenir à l'argent. Vivez longtemps, mon oncle, pour ceux qui vous aiment, et qu'il ne soit jamais question de votre héritage.

—Tu as raison ! jamais ! je laisserai tout à ton cousin.

—Vous êtes libre.

—Et je ne te reverrai de ma vie.

—Ceci me causerait une grande peine, mon oncle, car je vous aimais profondément.

—Cède à ma volonté, alors.

—Non, il s'agit de ma conscience et de mon bonheur.

—Tu quitteras Marolles.

—Quand vous l'exigerez.

—Et tu n'y rentreras...

—Qu'à l'heure où vous me rappellerez.

—Rien ne put le fléchir, et je quittai non seulement Marolles, mais la France. J'allai à Chandernagor dans l'espoir d'y refaire ma situation en m'occupant d'affaires commerciales... Je te vis, Arinda-



Saisissant une des haches des bûcherons, il s'approcha de l'ours. —(Voir page 135, col. 1.)

lie, l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de payer une dette d'honneur.

—Ecoute, lui dis-je, je possède la somme dont tu as besoin. Accepte-la comme un prêt. Pars pour l'Amérique, tente virilement d'y faire une fortune, tu t'acquitteras alors avec moi. Rappelle-toi seulement que je ne possède rien de plus. Mon oncle est riche, sans doute, mais les vieillards sont fantasques, peut-être ne me laissera-t-il rien de sa fortune, je ne puis et ne dois compter que sur moi, ou plutôt sur toi désormais.

—Il me serra dans ses bras.

—Tu me sauves la vie ! dit-il. Tu sauves aussi mon âme, merci !

—Le lendemain sa dette fut payée. Trois semaines plus tard il s'embarquait.

—Eh bien ? demanda Arinda.

—Je reçus de ses nouvelles pendant un an et ce fut tout.

—Il est mort sans doute.

—Oui, car c'était un honnête homme, incapable de trahir un ami.

—Un soir mon oncle me dit :

—Gaston, il faut te marier.

—Rien ne presse, lui répondis-je. Je dois d'abord trouver une fiancée.

—Je l'ai choisie pour toi.

—Vous ! pour moi ! Mais je vous récuse, mon oncle, j'ai sur le mariage des idées fort absolues, et moi seul...

—Tu épouseras Mila.

—Mila ! vous n'y songez pas !

—Famille honorable, un million de dot !

—Une fille laide, libre-penseuse ou à peu près ; Mila est l'opposée de mon rêve. Jamais elle ne sera ma femme.

—J'ai donné ma parole.

—Heureusement la mienne n'est pas engagée.

—Ecoute, reprit-il d'une voix plus brève, mon affection est à ce prix.

—Ce serait une injustice.

—Ma succession aussi.

—Il suffisait de parler de votre amitié ; le second mot est de trop. Je n'épouserai point Mila, parce

je trouvai en toi les qualités que je souhaitais dans la compagne de ma vie, et la beauté qui retient le regard après l'avoir séduit, je te demandai à ton père, et nous fûmes fiancés...

—Alors j'étais riche, dit Arinda avec un soupir.

—La perte successive de trois vaisseaux ruina ton père, ton malheur te rendit mille fois plus chère à mon cœur, je ne voulus plus reprendre ma promesse... Mon oncle me refusa son consentement... Revenant sur son premier arrêt, afin de me décider à ce que j'eusse considéré comme un parjure, il me permit de rentrer à Marolles, et me promit de partager plus tard sa fortune entre Maxime et moi...

—Tu me préféreras à tout, dit Arinda en pressant la main de son mari. Nous quittâmes les Indes et nous vîmes à Paris. Depuis, tu as lutté contre la mauvaise fortune, travaillant avec un admirable courage, devenant artiste pour nous faire vivre, moi et Mélati.

—Vous faire vivre ! répéta Gaston d'une voix amère, dites vous empêcher de mourir ! Et cependant, il me semble pourtant que j'ai du talent. De

mon séjour aux Indes j'ai rapporté des éblouissements de lumière et de soleil. Mes cartons sont remplis d'ébauches et d'études prêtes à devenir des toiles... Mais je ne parviens pas à sortir du cercle infernal des exploités qui se sont emparés de moi. On reçoit mes tableaux à l'Exposition, mais le public ne les comprend pas ou les dédaigne, et pendant que je m'épuise à un stérile labeur, vous souffrez de la faim et du froid. Qu'est-ce que j'apporte en comparaison de ce qu'il vous faut ? Rien ! et cependant il faudra vivre là-dessus pendant une semaine.

Arinda serra la main de son mari.

— Ton oncle s'apaisera, dit-elle, ou bien Maurice nous sera renvoyé par la Providence.

— Hélas ! fit Gaston, j'ai cessé d'espérer.

Arinda et Mélati l'entourèrent de tant de soins et de caresses, que son cœur et son esprit se réchauffaient pourtant. Ces deux âmes le comprenaient si bien, le chérissaient d'une façon si exclusive ! Le soir venu, il s'endormit plus calme, heureux de sentir planer autour de lui cette atmosphère d'amour qui transformait tout, jusqu'à la misère.

Et cependant elle régnait profonde et terrible dans cette demeure exigüe. On devait mesurer la part du pain, économiser le feu, éteindre vite les lumières. Les femmes raccommodaient leurs vêtements avec une admirable patience. Mélati ne semblait pas même songer que, jeune et belle, elle demeurerait privée de tout plaisir. Son cheval restait à côté de celui de son père, tous deux peignaient tant que la clarté d'un jour d'hiver le permettait.

A l'aube, le lendemain du jour où ses confidences avaient ravivé de douloureux souvenirs dans son cœur, Gaston se remit au travail, après avoir cherché dans un portefeuille un dessin représentant une superbe ruine hindoue.

Mélati descendit faire les provisions de la journée.

Quand elle remonta, elle tenait une lettre à la main.

— De Marolles, dit elle, père, une lettre de Marolles !

— C'est mon vieil ami Sameran qui m'envoie des nouvelles, sans doute.

Il la décacheta, la parcourut et parvint difficilement à maîtriser l'émotion qui, subitement, le prit à la gorge.

— Arinda, dit-il, Mélati, mon oncle m'appelle près de lui...

— Tu vois bien, Gaston, c'est le salut ! fit Arinda.

— Quand partiras-tu ?

— Aujourd'hui même.

— Et tu arriveras...

— A Grenoble, assez tard, je gagnerai Marolles et je logerai à l'auberge en attendant l'heure de me présenter chez mon oncle... cela vaudra mieux que de déranger Sameran au milieu de la nuit.

Gaston prit l'argent rapporté la veille et calcula mentalement :

— Je puis vivre avec cette somme et payer mon voyage en troisième classe... Pauvres chères aimées, vous vivrez comme vous le pourrez avec le gain de Mélati. Dans deux jours je vous expédierai des fonds.

— Ne t'inquiète pas de nous, père, dit Mélati, tu le sais bien, nous mangeons comme des oiseaux, ma mère et moi.

En un moment Arinda eut roulé dans un tartan quelques menus objets, et Gaston, voyant qu'il n'avait pas un instant à perdre s'il voulait profiter du prochain départ, embrassa sa femme et sa fille, et se dirigea vers la gare.

V

L'AUBERGE DU SOLEIL-LEVANT

Il y avait bien longtemps qu'elle balançait à sa tringle rouillée, l'enseigne parlante de dame Jarnille, la première aubergiste du canton. De temps à autre, quand un peintre en bâtiment traversait le pays, il payait sa note en redorant un soleil entouré de rayons et s'élevant au-dessus de la bande rouge de l'horizon. Pendant une semaine, Jarnille sortait sur le seuil de sa porte pour regarder dans toute sa gloire l'astre présidant aux destinées de sa for une ; elle renouvelait le bouquet de gui surmontant la niche dans laquelle une vierge de faïence recevait tour à tour les chaleurs de l'été et les neiges de l'hiver. La gaieté qui, d'ordinaire, rayonnait sur son honnête visage redoublait et devenait expansive. Elle confiait alors volontiers à ses voisines qu'elle serait assez riche pour se retirer des affaires, mais qu'elle atten-

rait l'âge de marier Colette, sa nièce, à qui elle laisserait son établissement en dot.

Jarnille n'avait pas toujours été aubergiste. Partie très jeune pour Paris, elle y apprit d'une façon remarquable la cuisine et la pâtisserie, réalisa des économies et, lorsque sa mère mourut lui laissant une belle maison sur la route, un jardin et un verger de deux hectares, elle songea qu'il doit être plus doux de commander chez soi que d'obéir aux autres. Un brave garçon, cocher dans la maison où elle surveillait les fourneaux, la demandait depuis longtemps en mariage, elle l'épousa, acheta une voiture qu'il conduisit de Grenoble à Marolles, remplissant de la sorte l'office de messager, portant les commissions, prenant des ordres, ramenant parfois en maraude un voyageur qui, naturellement, descendait au Soleil-Levant et en augmentait la clientèle.

Elle était nombreuse et choisie. Les chasseurs du pays s'y donnaient rendez-vous, et Jarnille retrouvait l'inspiration des grands jours, préparait des mets succulents, donnant envie de vider maintes bouteilles d'un vieux vin qu'elle gardait derrière ses fagots. Nul ne préparait comme elle une perdrix aux choux ou ne réussissait un civet.

Le bonheur complet de Jarnille dura dix années. Un soir, tandis que son mari revenait à Marolles, par un horrible temps d'hiver, il descendit de sa carriole afin d'alléger pour le cheval la fatigue de la montée. Le terrain avait été rendu glissant par les glaces ; lorsque Joli-Bois voulut remonter, il glissa, tenta de s'accrocher à la bride, tomba sur le sol et la voiture lui passa sur la poitrine. Il se traîna sanglant et brisé sur le chemin, le cheval le voyant immobile s'arrêta, flairant son maître et poussant des hennissements plaintifs. Au matin, une laitière aperçut Joli-Bois, le releva par un miracle d'énergie et le ramena au pas à l'auberge, où Jarnille commençait à redouter un malheur. En voyant son mari à demi-mort, elle ne perdit pas la tête, envoya chercher des sangsues à l'étang et les ap liqua tandis qu'on allait quérir le Dr Sameran. Mais Joli-Bois était resté trop longtemps sans secours sur la route glacée, le sang extravasé l'étouffait. Le souffle passait avec peine dans sa poitrine noire et tuméfiée dont trois côtes étaient brisées. Il expira après quatre jours d'une agonie comateuse, presque sans avoir le sentiment de sa fin et de la douleur de sa femme.

On crut longtemps que Jarnille ne survivrait pas à cette épreuve. La force de son tempérament la sauva, les obligations de son état l'obligèrent à secouer le fardeau de son chagrin ; lentement, les mois et les années accomplirent leur œuvre d'apaisement, et Jarnille retrouva son sourire de belle humeur. Elle prit son parti du veuvage, mais non pas de la solitude. Résistant à toutes les offres qui lui furent faites, elle refusa d'accepter un second mari. Quand sa sœur mourut, laissant Colette orpheline, elle adopta celle-ci et trouva que désormais elle avait un but dans sa vie.

Colette comptait quinze ans. C'était une svelte et mignonne créature, fine et blanche pour une paysanne, riieuse, accorte, remplie de bon vouloir, chérissant profondément sa tante et cachant au fond de son âme ingénue une tendresse qu'elle ne s'avouait pas encore. Colette savait que la belle auberge du Soleil-Levant lui appartiendrait quand elle aurait vingt ans, et qu'elle serait mariée, aussi en soignait-elle la clientèle autant que lui permettaient son intelligence et ses forces.

Ce jour-là dame Jarnille paraissait un peu morose. Le temps froid ne permettait guère de s'arrêter pour boire un verre de vin en passant et saluer l'hôtesse d'un mot amical. Les clients étaient rares, les profits resteraient maigres.

Colette tricotait dans l'embrasure de la fenêtre, et Rameau-d'Or tressait un fouet.

Rameau-d'Or avait dix sept ans, une laideur spirituelle, un cœur généreux et certaines ambitions cachées dans le plus profond de sa pensée.

Un matin on l'avait apporté blessé à l'auberge, et il y était resté.

Son histoire triste gardait des côtés mystérieux.

Quand il remontait vers le passé, cherchant à reconstituer la première moitié de sa vie, il savait bien alors qu'il était heureux, sinon riche. Une femme, sa mère sans doute, le couvrait de caresses et le comblait de soins. Il portait des vêtements à aux couleurs gaies, il se rappelait les lui avoir vu savonner en plein air dans un champ où poussaient des marguerites aussi hautes que lui, puis les étendre sur des sureaux couverts de fleurs, enfin les repasser devant

un feu clair. Brusquement la nuit se faisait dans sa pensée. Sa mère était-elle morte ? Il l'ignorait ; il se souvenait seulement de s'être un jour réveillé d'un lourd sommeil dans une voiture roulante, habitée comme une maison et séparée en pièces différentes : la cuisine où une vieille mégère faisait cuire des pommes de terre volées et du lard qu'elle avait mendié. La chambre à coucher renfermant trois lits dissimulés dans des armoires. On pouvait à peine se tourner dans cette voiture, mal suspendue sur quatre roues grossières, mais une seconde voiture suivait, et ce fut dans celle-là que le lendemain on l'obligea à prendre place.

Elle renfermait deux ours, un loup et une hyène. Cette triste ménagerie avait pour propriétaire une femme bohème dont l'âge demeurait problématique. Deux filles et trois hommes de la même tribu complétaient le personnel de la troupe. Elle ne se contentait point d'exhiber les bêtes, quatre pièces, composées par la vieille Saky, formaient un répertoire suffisant. Les trois hommes et les deux filles jouaient les rôles, Saky tenait la caisse, mais le pitre venait de mourir, un pauvre petit Meurt-de-Faim tué par les coups et le chagrin, et qu'on jeta dans un fossé, comme la carcasse d'un chien crevé.

Celui-là avait pour mission de revêtir une sorte de sayon blanc à bordure rouge, de se coiffer d'un bonnet de Janot auquel se balançait un papillon fixé par une tige de laiton, et de battre la grosse caisse. Pendant qu'il fut tout petit, on n'exigea point de lui d'autre service, plus tard il dut apprendre des parades et savoir accepter en souriant des coups de pied devant le public, après avoir reçu des coups de bâton dans l'intimité.

Une fois Meurt-de-Faim tombé dans le fossé, on chercha à le remplacer. La *maringotte* des bohèmes ensevelit un crime de plus, et un enfant volé devint le futur Janot de la parade, le prochain dompteur de la ménagerie.

Il fallut battre longtemps le pauvre petit pour l'obliger à répéter des exercices qui disloquaient ses membres et lui brisaient la poitrine. Il obéit, vaincu par la faim, et finit par se montrer avec les bêtes sauvages, jouant d'une sorte d'instrument criard pour faire danser les ours, distribuant des viandes saignantes à la panthère, apprenant par cœur les parades.

Il répétait les pièces avec une des filles et un grand garçon à cheveux roux, on lui donnait à manger, on l'habillait de défroques, et pour l'encourager on lui promettait de lui faire étudier quelque jour de véritables rôles.

Cette vie dura un temps dont il fut impossible d'apprécier la longueur. La seconde phase de cette vie de malheurs et de hasards allait commencer. Ceux qui le voyaient lui donnaient douze ans environ.

Un jour, aux environs de Grenoble, la troupe venait de dresser les piquets de la tente pour la représentation qui aurait lieu le soir. Les bêtes descendues de leur voiture, enchaînées à des piquets, paraissaient dormir. Tout à coup, un grand ours brun se leva, détira ses pattes, se balança d'abord à droite et à gauche, puis saisi d'un besoin soudain de liberté, il bondit d'une façon désordonnée, arracha le piquet enfoncé d'une manière insuffisante et s'élança du côté de la campagne. La halte des bohémien avait lieu à l'entrée d'un faubourg : la fuite de l'ours ne causa nulle épouvante parmi ces habitants, mais Saky aperçut le fugitif déjà loin, et appelant l'enfant, elle lui cria de le ramener.

Le petit courut sans crainte à cette bête qu'il connaissait, et ne tarda point à la rejoindre. Mais lorsque l'ours comprit qu'on voulait le ramener dans la voiture roulante, au moment où l'enfant allait saisir l'extrémité de sa chaîne, il se jeta dans un fourré.

Le bois était épais ; l'enfant, comprenant qu'il ne pouvait rentrer sans son compagnon, le suivit en appelant, mais la bête fuyait toujours de plus en plus affolée, et jamais le pauvre petit n'eut réussi à la saisir, si l'ours ne se fut reculé à la vue de deux bûcherons armés de haches.

L'enfant profita de ce moment, il saisit l'extrémité de la chaîne, mais alors l'ours rendu furieux se rapprocha de son jeune maître en poussant un grommellement sourd, éteudit les bras et serra l'infortuné sur sa poitrine puissante.

Les bûcherons épouvantés poussèrent de grands cris, mais aucun d'eux n'eut le courage de s'attaquer au monstre.

Ces cris attirèrent un chasseur courant les bois, un

fusil à l'épaule, un livre dans son carnier. A peine eut-il compris quel danger courait l'enfant que, saisissant une des haches des bûcherons, il s'approcha de l'ours, et d'un coup rapide coupa l'un de ses bras. La bête sanglante roula sur le sol, entraînant l'enfant évanoui et dangereusement atteint à la tête.

Le chasseur le souleva avec précaution, lava sa blessure, puis remettant quelques menues pièces d'argent aux bûcherons :

—Je ne suis pas riche, mes braves, leur dit-il. Remplissez donc la commission dont je vous charge plutôt pour l'amour de Dieu que dans l'intérêt d'un gros gain... Gaston de Marolles vient errer dans les bois de Marolles sans avoir le droit de pénétrer dans le château... Mais j'y ai grandi, et de temps en temps la nostalgie du pays me prenant, je reviens ici dessiner ces grandes futaies, esquisser l'aspect sombre du manoir et renouveler ma douleur avec ma tendresse pour celui qui m'a banni. Portez ce petit à Jarnille à l'auberge du Soleil-Levant.

—De grand cœur, M. Gaston, et nous ne voulons rien pour cela.

Une fanfare joyeuse interrompit les paysans et le chasseur disparut sous les arbres en répétant :

—Je vous rejoindrai.

Un moment après les bûcherons portaient l'enfant chez Jarnille.

Lorsqu'il revint à lui un vieux médecin le soignait avec une bonté touchante, et celui que les paysans avaient appelé M. Gaston paraissait attendre avec sollicitude le moment où il ouvrirait les yeux.

—Que dira la vieille Saky ? murmura l'enfant.

—Qui est cette Saky ? demanda le docteur.

—La bohémienne à qui appartenait l'ours.

Il raconta alors lentement, lambeau par lambeau, son histoire, et lorsqu'il eut fini le chasseur lui demanda :

—Souhaites-tu retourner avec Saky ?

—Elle me donne du pain.

—Tu pourrais en gagner autrement.

—Où ?

—Ici.

—Vrai ! Et je vous verrais souvent, vous monsieur qui me soignez, vous monsieur le chasseur qui m'avez sauvé.

—Moi, répondit ce dernier, je retournerai à Paris, mais on me donnera de tes nouvelles.

—Qui donc me prendrait ?

—Mais moi ! répondit Jarnille en survenant. J'ai justement besoin d'un jeune valet.

—Oh ! j'accepte ! j'accepte !

Et l'enfant resta.

Sa vie fut très douce. A la place de l'hyène et des ours, il soignait les chevaux et portait la provende à la chèvre. Dans la maison, s'employant avec grand zèle, il faisait reluire les chaudrons et les casseroles, montait le vin de la cave, le servait adroitement aux consommateurs, et méritait souvent le don de petites pièces d'argent qu'il jetait dans les profondeurs d'un vieux bas. On l'aimait beaucoup à l'auberge du Soleil-Levant, et Jarnille en arriva à le traiter plus en enfant qu'en valet.

On ne voyait guère Colette sans trouver Rameau-d'Or à ses côtés.

Pourquoi l'appelait-on ainsi, personne n'en savait rien. On lui avait trouvé au cou une petite croix de cuivre que son peu de valeur fit respecter par les bohémiens. Le curé du village, l'abbé Choisel, en conclut qu'il appartenait à des parents chrétiens ; cependant, lors de sa première communion, on lui donna un patron dans le ciel. En dépit de cela, personne ne l'appela Sidoine et on continua à le nommer Rameau-d'Or, comme faisaient les bohémiens qui l'avaient plutôt volé que trouvé.

Ce matin-là, tandis que Rameau-d'Or tressait son fouet et que Colette tricotait un bas rouge, les deux enfants causaient.

—Sais-tu que tu es devenu savant, disait Colette, tu sais lire, écrire et compter mieux que moi, et cependant, c'est moi qui ai joué le rôle de maîtresse d'école.

—C'est vrai, répondit Rameau-d'Or, mais toi, Colette, tu as trouvé suffisant ce que t'a montré ta tante Jarnille, tandis que moi j'ai travaillé une partie des nuits. L'argent que me donnent les voyageurs passe en chandelles et en livres. Je n'en dis rien à Jarnille qui craindrait de me voir mettre le feu à l'écurie, ou me répéterait que je n'ai pas besoin de tout cela pour gagner mon pain... Mais j'ai mon idée, vois-tu... En ce monde, jamais on n'en apprend assez...

—Songerais-tu à étudier le latin ?

—Je suis trop vieux pour cela.

—Eh bien ! alors...

—Je n'habiterai peut-être pas toujours Marolles.

—Tu songes à partir ? demanda l'enfant subitement alarmée.

—Non, je ne forme pas de projets, mais qui peut savoir l'avenir ?

—Est-ce que ce n'en est pas un de rester au Soleil-Levant ?

—En qualité de valet d'écurie ? Non, Colette.

—Tu es ambitieux ?

—Peut-être bien.

—A quoi ça sert-il d'être ambitieux ?

—Cela force à travailler davantage, à gagner plus d'argent, à devenir plus heureux.

—Le Soleil-Levant me suffit bien à moi !

—Parce que tu en seras un jour la maîtresse. Jarnille te cédera son auberge en te mariant.

—Eh bien ! c'est pour cela...

—Pour cela, quoi ?

—Nous nous serions mariés, et l'auberge eut été à nous deux... Quels drôles de petits aubergistes nous aurions fait, pas vrai ! J'aurais eu vingt ans, toi vingt-deux ! Jeunes comme des linots, nous aurions chanté toute la journée.

—Et qui aurait fait la cuisine.

—J'aurais tourné la broche en chantant. E-t-ce que cela ne t'aurait pas plu d'être mon mari et d'avoir le Soleil-Levant ?

—Il manque une chose à ton projet.

—Quoi ?

—L'approbation de Jarnille.

—Elle la donnera, tu sais combien elle t'aime.

—Comme petit valet, je ne dis pas, comme neveu ou comme qui dirait un gendre, car tu sembles vraiment sa fille, c'est autre chose. Outre la maison, ta tante a des économies, elle te mariera à un riche garçon du pays.

—Je n'y consentirai jamais.

—Tu le crois, mais tu diras "oui" pour ne point contrister ta tante.

—Veux-tu que je donne une parole sacrée ?

—Non, Colette.

—Méchant ! tu crains de t'engager aussi.

—On connaît ta famille à toi, moi je suis un enfant trouvé, un enfant volé... Dans les petits pays on regarde à la parenté, vois-tu...

—Est-ce ta faute, à toi.

—Non, sans doute, mais je porte la peine du crime des autres.

—Quelle injustice !

—Il se commet beaucoup d'injustice en ce monde.

—C'est triste ! fit Colette en secouant sa tête blonde.

—Par exemple, est-il rien de plus injuste que la conduite de M. Henriot de Marolles à l'égard de son neveu Gaston ?

—C'est vrai ! un homme si bon, si brave !

—Si je suis en vie, n'est-ce pas à son courage que je le dois. Jamais je ne l'oublierai, vois-tu, Colette, jamais... Certes je suis bien reconnaissant à Jarnille de m'avoir gardé, à toi de m'aimer comme un frère, mais M. Gaston de Marolles me demanderait de le suivre, je le suivrais, de verser mon sang pour lui, je le verserais jusqu'à la dernière goutte.

—Et tu aurais raison, Rameau-d'Or. L'ingratitude est un vilain vice. Il y a bien longtemps qu'on ne l'a vu dans le pays, M. Gaston...

—Autrefois il y venait davantage, il espérait que son oncle lui pardonnerait...

—Lui pardonnerait quoi ?

—D'avoir épousé une femme qui n'est pas riche. Suppose que tu persistes dans ton idée de te marier avec moi, et qu'en dépit de Jarnille nous devenions mari et femme... Jarnille te chasserait comme le vieil Henriot de Marolles a chassé M. Gaston. Il est revenu différentes fois dans le pays, se cachant, parcourant les bois, rôdant autour du château où il avait grandi. Il espérait rencontrer son oncle, mais son cousin, M. de Luzarches, fait bonne garde ! Et quand M. Gaston n'a plus conservé d'espérance, il a cessé de venir ici. Quelle joie ce serait pour moi de le revoir, de le remercier de nouveau, de lui renouveler la promesse de ma reconnaissance. J'y pense souvent, va ! Et M. de Luzarches peut se vanter de connaître au Soleil-Levant quelqu'un qui ne l'aime guère.

—Qu'est-ce que cela peut lui faire, Rameau-d'Or ?

—On ne sait pas, vois-tu, la haine est une mauvaise graine qui pousse toujours. Si jamais je puis venger M. Gaston, Colette, je n'y manquerai pas.

—Tais-toi ! fit vivement la fillette, voici son valet de chambre.

—Ah ! oui, un valet de chambre à façons d'intendant, Damien, qu'il faut appeler monsieur gros comme le bras... Encore un que je n'aime guère !

(La suite au prochain numéro.)

LA CONFERENCE DE LONDRES

(Voir gravure)

Les membres de la conférence de Londres, dont nous donnons aujourd'hui les portraits, ont tenu il y a quelques jours leur première séance. M. Waddington a déposé les propositions françaises rédigées par M. de Blignières, et M. Childers les propositions anglaises sur le règlement des affaires financières de l'Egypte. Nous avons tout lieu de croire que ce seront les premières qui seront, en définitive, acceptées.

Elles spécifient : 1o. un emprunt de 8 millions de livres à un taux d'intérêt assez bas ; 2o. la réduction à 3 0/0 de l'intérêt payé à l'Angleterre sur ses actions du canal de Suez ; 3o. l'introduction de petites économies et l'abolition du fonds d'amortissement ; 4o. un emprunt distinct d'un million de livres destiné à payer la quote-part de l'Egypte dans les frais de l'armée d'occupation pendant les trois années et demie que doit durer cette occupation.

L'Angleterre exceptée, tous les représentants des puissances approuvent les combinaisons financières présentées par M. de Blignières.

L'ambassadeur allemand et le conseiller qui lui a été adjoint pour la circonstance se sont notamment prononcés contre le projet anglais.

On pense, dans les cercles diplomatiques, que c'est la conciliation qui prévaudra en fin de compte, et que la conférence se terminera d'une façon satisfaisante.

S'il devait en être autrement, l'Angleterre aurait, de toute évidence, la responsabilité absolue du désaccord, comme aussi du profond désarroi administratif et financier qui surviendrait aussitôt en Egypte.

NOTES ET IMPRESSIONS

Nous faisons toujours payer nos larmes à d'autres.
Vicomte O. DE POLL.

Les grands travaux s'exécutent non par la force, mais par la persévérance.
JOHNSON.

Ecrivez un livre, racontez une histoire pour retenir les enfants à terre, ils ne rêveront que l'océan.
DICKENS.

Les petits défauts ne vont pas aux grands hommes : ils paraissent d'autant plus mesquins par la vanité qu'ils sont plus hauts par le génie.—M. VALTOUR.

NOS PRIMES

\$200.00 chaque mois—Liste des gagnants du dernier tirage

Montréal.—E. D. Gauthier, 10, rue St-Emery ; Moise Dupont, 274, rue Wolfe ; Joseph Charbonneau, 164, rue des Allemands ; Théodore Trudeau, 382, rue Ontario ; Mme N. Brooks, 383, rue Montcalm ; Wilfrid Séguin, 304, rue Montcalm ; A. Savard, ét. ph., coin des rues Ste-Catherine et St-Denis ; Mlle D. Audet, 225, avenue Laval ; Mlle Rosina-Anna Guilbault, 420, rue Panet ; J.-N. Picard, 210, rue Sanguinet ; Damien Beaupré, 217, rue Craig ; Mlle Philomène Jolicœur, 287, rue Panet (deux primes) ; Mme Sophie Lamarche, coin des rues Lagauchetière et Montcalm ; Arthur Lefebvre, 2241, rue Notre-Dame, Mme Lesigne, 428, rue Mignonne ; Mme Louise Madeau, 32, rue St-Urbain ; O.-D. Benoit, 357, rue Panet ; Mlle Malvina Meilleur, 59, rue Champlain ; Chs. Swatch, 232, rue Aqueduc ; N. Perreault, 25, marché Bonsecours ; Mme Joseph St. Cernie, 87, rue Beaudry ; Arthur Berthiaume, rue Sanguinet ; Alphonse Jacques, 25½, rue Amherst ; Pierre Leclerc, 192, rue Aqueduc ; C. J. Rondeau, 26, rue Boyer.

Holyoke, E.-U.—E.-A. Dorval, 49, rue Dwight.

Wabouchère, Ontario.—Lucien Bisson.

Hochelaga.—Théodule Pigeon, 267, rue Frontenac.

Québec.—Adjudant Marquis, commis chez M. Allaire, St-Roch ; E. Tremblay, 26, rue Bélair ; A. Bédard, 238, rue St-Jean ; Mlle Laura Doré, village Mont-Plaisant ; Mlle Eugénie Emond, rue Massue, St-Sauveur.

Ottawa.—J.-P. Cousineau, 103, rue Clarence.

St-Cunégonde.—Adolphe Paquette, 96, rue Quesnel.

St-Jean P. Q.—Ed. Arpin.

N. B.—Les personnes qui n'ont pas encore réclamé leur prime sont priées de le faire immédiatement.

